

CADILLAC JOHN NOLDEN

PAR JEAN-PIERRE URBAIN

Photos : Marcel Bénédit
Remerciements à Bill Abel, Roger Stolle,
Cadillac John et son épouse.

L'endroit où eut lieu cette interview en lui même était déjà un peu particulier : à deux cents mètres de la Hopson Plantation où Pinetop Perkins vécut étant jeune, un peu en dehors de Clarksdale. Alors que le « Pinetop Perkins homecoming » est en cours à l'intérieur du bâtiment, nous sommes avec Cadillac John Nolden, son épouse Chris et Bill Abel au bord d'un champ de coton, assis ou accoudés sur la vieille voiture de Cadillac John. Nous avons rencontré John Nolden chez Monroe Jones quelques jours auparavant et avons d'emblée été séduits par sa douceur et sa gentillesse. Nous l'avons ensuite revu au festival organisé à Clarksdale par Roger Stolle et avons décidé de passer un moment autour d'un micro pour en apprendre plus sur ce vénérable bonhomme né le 12 avril 1927 à Sunflower dans le Mississippi. Il a à ce jour enregistré un seul cd autoproduit avec Bill Abel dont nous vous avons exprimé tout le bien que nous en pensions dans ABS n°12. Cadillac John fait partie d'un très petit nombre - et qui continue à se réduire comme peau de chagrin - de musiciens noirs qui ont connu les champs de coton, les mules, le travail harassant et les autres difficultés de la vie quotidienne que rencontraient de nombreux membres de la communauté afro-américaine dans le Mississippi d'avant-guerre. Il parle de sa vie avec douceur, avec parfois une petite touche de nostalgie et une lueur incessante qui brille dans ses yeux.



J'ai été élevé à l'ancienne. Quand j'étais enfant, nous travaillions à la ferme dès notre plus jeune âge. Déjà très jeune nous ramassions le coton, nous cultivions et nous devions surtout nous occuper des mules. Ah ces mules, c'était quelque chose ! J'ai vécu l'époque où les tracteurs ont été introduits, j'ai d'ailleurs été un excellent conducteur de tracteur quand je travaillais pas loin de Minter City. Quand les tracteurs ont été introduits dans nos fermes, cela a rendu la vie un peu plus confortable, mais nous n'abandonnions pas pour autant les mules. C'est quelque chose de travailler avec des mules, cela je peux te le dire. Elles étaient parfois mauvaises. On se levait très tôt le matin, souvent avant même le lever du soleil, et nous nous occupions des mules jusqu'à la tombée de la nuit. Nous étions quatre pour nous occuper des bêtes. Parfois elles ne voulaient pas avancer et tu pouvais faire tout ce que tu voulais. Il y en avait une en particulier dont je m'occupais qui était vraiment mauvaise, il ne fallait pas l'ennuyer !

Mais cela dit, quand il faisait boueux et qu'il pleuvait, rien ne pouvait les remplacer car les champs devenaient de vrais marécages et il n'y avait donc pas moyen de passer en tracteur dans cette boue épaisse. Les mules, elles, au contraire, elles pouvaient alors vraiment faire du bon travail. Elles savent exactement où il faut marcher ; et dans ce cas là nous les suivions, en faisant bien attention de mettre nos pieds exactement

là où la mule était passée ! Je viens d'une grande famille de dix enfants et nous travaillions tous aux champs dans le comté de Sunflower; nous avons fait plusieurs plantations dont une appartenant au maire de Sunflower; un peu comme tout le monde à cette époque.

La musique, elle a pris une place assez importante dans ma vie assez tôt ; on a commencé à en faire alors que nous étions très jeunes. Avec mes frères, nous avions un petit groupe de gospel et de spirituals qui marchait bien dans la région. Nous nous appelions les Four Nolden Brothers. Nous jouions souvent dans la rue. C'est à cette époque là aussi que j'ai rencontré B.B. King ; il chantait du gospel, nous l'appelions "Riley" à l'époque. C'était au début des années quarante je pense, c'est déjà il y a si longtemps que c'est parfois difficile de se souvenir des dates exactes... B.B. avait un très bon groupe à l'époque (ndlr : B.B. était à l'époque membre du groupe de gospel The Famous St. John's Gospel Singers), mais nous aussi je dois dire. J'étais le baryton du groupe. Nous passions d'ailleurs souvent à la radio à Greenwood, le dimanche matin, sur la station WGRN. C'était juste moi et mes frères. "Riley" y passait aussi avec son groupe parfois. Nous n'avons rien enregistré à l'époque ; je ne pense pas non plus que B.B. King ait enregistré à l'époque. Nous, en tout cas, nous ne connaissions rien de tout cela. On chantait, c'est tout. Mon frère aîné, avec qui nous chantions, était un prêtreur et



nous avons laissé tomber notre groupe de spirituals quand il a eu trois enfants. Les autres ont quitté la région.

Cadillac John continuera avec une autre formation de gospel du nom des Four Stars, qui elle aussi passait régulièrement à la radio mais à Indionala cette fois. Il resta dans ce groupe pendant presque dix ans. C'est également vers cette époque qu'il se liera d'amitié avec Charley Booker que nous connaissons pour les superbes titres qu'il enregistra pour Modern.

Le gospel, ça ne payait pas bien. Quand je voyais Charley (Booker) jouer, je me disais que je devrais commencer à faire du blues aussi. Je jouais avec mon frère Jesse James, il jouait de la guitare et nous nous produisions dans les rues de Sunflower ; rarement dans des jukes je dois dire, car ces endroits n'étaient pas toujours très sûrs. Nous faisons aussi des houseparties. Le blues que je jouais à l'époque n'était pas vraiment différent de ce que je fais maintenant avec Bill (Abel). Par exemple, si tu prends Prowlin' Groundhog que j'ai enregistré avec Bill, je le jouais déjà alors. C'était peut-être quelque peu différent, mais pas tant que cela dans le fond. Moi, ce qui m'a vraiment donné le blues, c'est ma première femme. Quand je chante « ma femme m'a quitté sans même me dire au revoir, je me sentais prêt à aller à la rivière et à sauter par dessus bord », je parle de quelque chose que j'ai connu, c'est la plus simple des vérités.

C'est quelque chose qui m'est venu à l'esprit, un sentiment profond, et quand tu l'as au plus profond de toi-même, tu l'as en toi, tu le gardes et tu l'exprimes dans un blues. C'est comme cela que je conçois le blues, exprimer des sentiments simples mais profonds qui ont trait à la vie que nous menons ou que nous menions. Tu sais, tu peux être profondément affecté, blessé au plus profond de ton âme par quelque chose, mais en fait personne ne peut vraiment t'aider, tu dois passer par toutes les épreuves seul, et le blues m'a toujours aidé pour cela. Je marche, me promène, et je chante ce que je ressens. Quand je chante, je me sens mieux, c'est aussi simple que cela. C'est comme cela que je vois les choses. Les choses ont beaucoup changé depuis le temps où je jouais dans la rue dans le Mississippi, c'est nettement mieux maintenant je dois dire, et en ce qui me concerne Bill (Abel) y est vraiment pour

quelque chose. Il me connaît comme personne d'autre, je dois me donner à fond, mais quand il me donne à son tour quelque chose, c'est si bon !

L'harmonica m'est venu en partie parce que j'écoutais Sonny Boy à la radio. En fait, je n'ai pas vraiment appris auprès d'un musicien ou de quelqu'un à jouer de l'harmonica. Je vais te raconter quelque chose, c'est encore une femme qui m'a appris en fait ! Quand elle m'a fait beaucoup de peine, elle est partie comme je te disais en prenant tout, j'étais si mal que j'ai pris un harmonica et j'ai soufflé aussi souvent et aussi fort que je le pouvais, partout où je le pouvais. C'est ainsi que j'ai appris, presque sans le remarquer, à jouer quelques morceaux. J'entendais un morceau à un coin de rue et j'essayais de le jouer. Tu peux parfois jouer avec quelqu'un, tu tombes sur la bonne note et hop c'est parti ! C'est comme cela que je voyais les choses. Mais le plus marrant, c'est que de nos jours je ne répète pas beaucoup à l'harmonica.

Je pense que je suis meilleur chanteur qu'harmoniciste (rires). En fait, je chante encore pas mal de spirituals et je pense même que je suis peut-être meilleur en spirituals qu'en blues (rires). J'étais un assez bon baryton je pense quand je faisais cela avec mes frères. On se retrouvait, on s'arrangeait pour les harmonies et hop ! Mon père ne chantait pas avec nous ; il chantait lui aussi, mais seul de son côté et nous, nous avons formé ce groupe du nôtre.

Si je reviens aux « vieux jours », je me rappelle bien de Sonny Boy que j'ai souvent vu jouer. Il y avait une femme qui avait un « jook » tout près d'Itta Bena, et il venait traîner par là pour jouer. B.B. passait aussi. Elle demandait un petit quelque chose à l'entrée, 50 cents je



pense, ce qui était déjà pas mal à l'époque ; il faut dire que les gens n'avaient vraiment rien pour vivre de ce temps là. Rice Miller, il jouait comme ce n'était pas possible. Il jouait avec trois autres gars. Il y avait lui, Robert Junior (Lockwood), Peck (ndlr : le batteur James « Peck » Curtis) et un type nommé Dudlow (ndlr : le pianiste Robert « Dudlow » Taylor). C'était quelque chose. Il passait aussi sur KFFA à Helena, nous écoutions souvent à la maison et Charlie Booker venait souvent chez nous pour écouter. J'allais aussi souvent écouter Charlie. Je me souviens aussi de Robert Nighthawk.

On ne voyait aucun Blanc à cette époque là dans les jooks, que des Noirs. Je voyais parfois des Blancs dans les églises, il y avait même quelques bons groupes qui venaient à l'église, dans une église de Sunflower, des gens de Chicago, un

groupe connu, ils étaient bons, ils venaient à huit ou dix et, c'était marrant, ils se comportaient un peu comme des « patrons » si tu vois ce que je veux dire ! (rires). Tu sais, quand j'y pense, la majorité des Blancs nous traitait de manière raisonnable à l'époque, mais c'était à condition que tu fasses ce qu'ils te demandaient de faire. C'était cela le jeu, tu ne pouvais pas gagner ta vie et t'en sortir ici si tu ne faisais pas ce qu'on te demandait, tu vois ce que je veux dire ? Tu faisais ce que ton patron te disait de faire et tu n'avais pas de problème, sinon c'était la vie difficile garantie. Nous avons dû apprendre à vivre avec cette état de fait. Quand on te demandait de faire quelque chose, soit tu le faisais, soit au moins tu essayais, sinon... Quand j'étais conducteur de tracteur, après la période des mules, je travaillais comme un fou, toute la journée, même la nuit s'il le fallait. C'était mon boulot, je ne voulais pas être le type qu'on vire. On m'aimait bien, on me payait bien car je faisais bien mon boulot. J'ai toujours voulu être certain de bien pouvoir élever mes enfants, qu'ils n'aient pas envie de voler, pas de mauvaises fréquentations, pas de mauvais agissements, je leur ai appris à respecter les gens et les choses. Je leur ai appris à faire les choses correctement, surtout à n'emmerder personne, cela aide vraiment par ici je peux te le dire, surtout en ce temps là. Mes enfants l'ont compris, car je n'ai jamais eu aucun problème avec eux. Mais il faut savoir regarder l'homme en face. C'est toujours ainsi que je me suis comporté dans la vie et, quand je regarde autour de moi, cela semble quand même un peu marcher.

Maintenant, je dois beaucoup à Bill. J'aime bien être avec Bill, quand il passe et me demande quelque chose, je suis toujours partant. C'est grâce à lui que j'ai recommencé la musique en fait, car j'avais arrêté après que mon frère ait quitté la région. Je jouais encore rarement, parfois à l'église. Avec Bill c'est facile, il me comprend vraiment, parfois nous n'avons même pas besoin

de parler, on se regarde et les choses sont claires. Ce que j'aime, c'est le blues qui vient de loin, celui que certaines personnes appellent le « raw blues », c'est cela que nous faisons ensemble. Je pourrais faire autre chose, mais ce que j'aime avant tout c'est ce blues dans sa forme la plus pure.

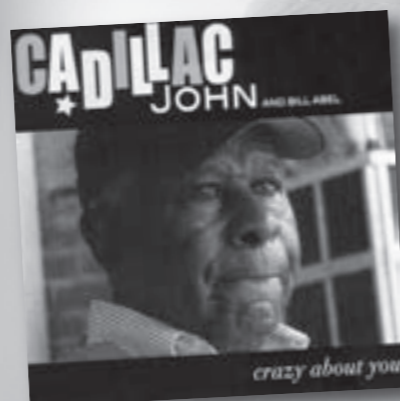
L'interview se termine doucement, pour ne pas prendre trop de temps à ce charmant bonhomme, nous proposons d'en rester là, histoire qu'il puisse encore profiter de sa journée. Avec son sourire éblouissant de ses yeux respirant la gentillesse ils nous demande :

« Vous aimez les spirituals ? Parce que si c'est le cas, mon épouse Chris peut vous en chanter un peu. »

Timide, son épouse entame un chant à capella, enchaîne un deuxième, nous sommes figés, là au bord d'un champ, quelque part dans le Mississippi, bercé par le son d'une voix qui à elle seule résume toute cette musique.

Depuis octobre 2006, Cadillac John continue son bonhomme de chemin, un séjour en Italie en 2007 pour le 25^{ème} anniversaire de la revue Il Blues, des festivals et concerts essentiellement dans le Sud, ... J'ai eu la chance de le revoir en janvier 2008 à Cleveland, chez Monroe Jones. Cadillac John Nolden m'est apparu fidèle à lui-même, avec cette gentillesse sincère qui émane de son regard perçant. Lui et Bill Abel travaillent sur un nouvel album.

« 2008 n'a certes plus rien à voir avec les années 60, 70 ou même 80 » diront certains avec raison. C'est vrai, peut-être, mais dans des moments comme ceux-là, je ne peux m'empêcher de dire : et alors ?



Page 16 : Cadillac John devant Hopson Plant., Ms, oct. 2006.
Page 17 : idem, avec Bill Abel.

Page 18 :
• Colonne de gauche, de haut en bas : Cadillac John de vant Hopson, avec Bill Abel et Moroe Jones (Cleveland, Ms), lors du mini-festival CatHead à Clarksdale, Ms, avec Dayle Wayse aux drums, puis avec Bill Abel (en fond : Mr Tater).
• Colonne de droite, cd « Crazy About You ».

Ci-dessus et ci-contre : Cadillac John lors du mini-festival CatHead à Clarksdale, Ms, octobre 2006.

Photos © Marcel Bénédict, octobre 2006.